



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modès, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

### MODÈS.

Si l'on semble renoncer à Paris aux vanités de la coquetterie, on les retrouve dans les châteaux et aux bains de mer ou de source. Les wagons sont occupés à transporter des cartons de toutes formes et de toutes grandeurs. N'oublions pas de mentionner les manteaux pour les promenades du soir sur l'eau ; manteaux en cachemire doublés de taffetas écossais blanc et cerise, blanc et bleu, avec les larges manches relevées par des glands en passementerie, et le capuchon à baleines, qui se plie et se déplie à volonté, dont la coupe sied admirablement sur la tête.

Les écharpes, qui donnent tant de grâce à la taille, quand elles sont bien drapées, sont portées en dentelle, en mousseline, avec une haute frange en crêpe de Chine, en soie à

riches bordures en cachemire pour les frileuses, et en filet blanc ou de couleur.

Les robes habillées ont, en général, le dos montant ; elles ouvrent devant, sur une pièce dite à la *grand'mère*. Cette pièce est ornée de rubans tuyautés des deux côtés, ou de passementerie, ou de dentelles. Les manches sont amadis, et s'arrêtent au milieu de l'avant-bras, avec garnitures pareilles à la pièce. La jupe doit avoir au moins quatre mètres d'ampleur, et forme la demi-queue. Les jupes moins larges qui accompagnent ce corsage ouvrent devant sur un jupon de taffetas blanc, garni, à plusieurs rangs.

Aux eaux, on conserve le peignoir jusqu'à l'heure du dîner. Il est à revers jusqu'au bas de la jupe. Ces revers, sur jaconas blanc, sont brodés et entourent le corsage, de manière à former demi-pèle-



rine. Ceux en barèges sont ornés de bouillonnés, dans lesquels on passe un ruban de la nuance de la robe de dessous. — On en porte beaucoup en foulards, garnitures à dents, bordées de passementerie.

Les bonnets du matin ont une dentelle à plusieurs rangs qui fait *touffe* de chaque côté; les brides en dentelle également. Pour le bain, des bonnets ronds en mousseline, ou jaconas à semé de broderies anglaises et sans brides. Ils tiennent avec deux épingles perdues dans la garniture.

Il ne faut pas oublier la recherche des peignoirs avec lesquels on sort de l'eau. Ils sont en fine toile de Hollande, recouverts d'un autre peignoir en fine flanelle à capuchon. On y joint les *bottes* pareilles, et les pantoufles en crin, et une résille en filet de fil pour sécher les cheveux tout en leur laissant de l'air.

#### ENSEMBLE DE TOILETTE.

Robe en tarlatane bleu Louise avec petits filets blancs. Cinq volants, corsage froncé, montant, ouvert devant de trois doigts jusqu'à la ceinture, guimpe à entre-deux de valenciennes, mantelet en taffetas blanc, garni d'une ruche et d'un rang de haute dentelle; le chapeau en paille de riz, tête de plume blanche, formant *touffe* de chaque côté, dessous en muguet.

Redingote, mousseline brodée au crochet; autour, ruche à la vieille garnie d'une valenciennes. Mantelet pareil, ceinture longue, écossaise. Capote d'Italie, deux touffes de coquelicots et d'épis dorés pour ornements; dessous de chapeau mêmes fleurs; pas de bavolets; brides blanches.

Redingote taffetas d'Italie gris poussière; corsage plat; broderie en soie plate, au passé, deux guirlandes, au milieu une rangée de boutons en passementerie, sur l'ourlet de la jupe et du corsage. Manches Amadis ouvertes du bas pour laisser apercevoir les sous-manches en imitation de valenciennes; mantelet garni de deux effilés très-hauts et très-fourmis, au-dessus broderie semblable à celle de la jupe. Col avec entre-deux et haute valenciennes réunis par une guirlande au plumetis; capote en tulle rose à mille coalisses de M<sup>me</sup> Séguin<sup>1</sup>, avec voi-

<sup>1</sup> Rue Neuve des Capucines, 5.

lette en tulle même couleur; broderie autour en soie plate, blanche.

Deux jupes en mousseline brodées au plumetis. La première jupe ayant une haute bordure brodée, la seconde des guirlandes montant jusqu'à la ceinture, la guirlande large de quatre doigts au bas de la jupe, et finissant en pointe à la taille. Manches demi-longues, garnies d'une belle malines; corsage plus montant; petite malines autour du col, pour tenir place d'un fichu. Robe de dessous très-décolletée pour que la peau fasse ressortir la délicatesse de la broderie du corsage et des manches. Ceinture blanche à boucle. Chapeau en crin rosé, fleur de nénuphar placée à droite, châle en dentelle noire. Mouchoir broderie au point d'arme de la *Sublime-Porte*<sup>1</sup>. Gants de Suède. Il est impossible de rien voir de plus coquet, de plus élégant que la robe de taffetas lilas qui est à l'Exposition des Produits de l'industrie, sous le n°

Deux jupes, la première ronde, avec guirlande brodée au-dessus de l'ourlet, par devant la broderie formant tablier. La seconde jupe en tunique, guirlande aussi au-dessus de l'ourlet, les coins arrondis pour laisser apercevoir toute la broderie du tablier. Les fleurs de la broderie sont en soie lilas (plate), les feuilles et les tiges en soie torse même couleur. Serpente au travers de la guirlande, un cordonnet en soie blanche fait l'effet d'une ganse d'argent. C'est délicieux et admirablement exécuté.

On porte beaucoup de châles de barèges à jour blancs ou ponceau, quelques-uns rayés de deux nuances. Le tissu de ces châles est fait à la main, les réseaux, capricieusement entrelacés forment une bordure à coins arrondis, et laissent au fond une assez grande ressemblance avec la fine-toile que fabrique l'araignée. Malgré cette comparaison un peu excentrique, rien n'est plus joli, ne drape mieux sur les épaules; c'est souple, léger et chaud à la fois.

#### VINGT FRANCS D'AMENDE.

C'était par une de ces belles et dernières journées de juin, alors que le [soleil sou-

<sup>1</sup> Rue de la Paix, 7.



riait à la terre, et lui envoyait ses plus doux rayons, que les oiseaux chantaient dans le feuillage leur plus suave mélodie, que toute la nature enfin, parée et charmante, semblait ne donner que le bonheur et n'inspirer que les rêves d'amour. Que faire à Paris d'un temps pareil? — Se promener sur l'asphalte, au milieu de la fumée et de la poussière? — Triste plaisir, vraiment!

Comme je pensais ainsi, un petit nuage gris, chassé par le vent, vint, comme un conseiller aérien, fixer mes irrésolutions.

Viens à moi, semblait me dire ce léger voyageur, je te transporterai loin de cette ville si triste et si brûlante; en peu de minutes tu te retrouveras dans quelque cottage frais et vert. C'est moi qui entraîne tout aujourd'hui. Ne me reconnais-tu pas?... Je suis pourtant une puissance... je suis la vapeur, enfin.

Eh bien! me dis-je, mon petit zéphyr enfumé a raison; quittons Paris, prenons le chemin de fer, et allons passer quelques jours chez la jolie baronne de P...

Sitôt dit, sitôt fait; et recommandant à ma femme de chambre de venir me rejoindre le soir même, avec force chapeaux et robes, car dans la retraite de l'aimable baronne les toilettes sont des plus soignées, je partis donc pour Versailles.

Quand j'arrivai, la chaleur était très-forte, aussi tout était-il fermé, portes et volets, et absolument dans l'état où le beau prince dut trouver la superbe princesse qu'il venait réveiller au bout de cent ans. — Le concierge me salua en bâillant et se frottant les yeux, et une fois entrée, je cherchai vainement de pièce en pièce, sans rencontrer un domestique pour m'introduire et m'apprendre où je pouvais trouver la maîtresse de céans. — J'arrivai ainsi, toujours à l'aventure, jusqu'au salon. — Là, toutes ces dames étaient réunies, mais le silence le plus complet régnait au milieu d'elles, et je m'arrêtai devant le charmant tableau qui s'offrit à mes regards, tableau plein de nonchalance et d'abandon, car toutes étaient endormies, les unes à demi étendues dans de moelleux fauteuils à dossiers renversés, les autres sur un divan; celle-ci, sur une causeuse... Le sommeil de ces jolies dormeuses était plus ou

moins profond, mais toutes avaient conservé, dans leur laisser-aller, une grâce parfaite. — Chez les femmes, en vérité, la coquetterie est plutôt un instinct qu'un défaut.

Une fenêtre ouverte, donnant au nord sur le jardin, éclairait d'une demi-teinte tout ce salon, et formait comme un cadre à ce tableau ravissant, à travers les jeux d'ombre et de lumière que produisaient les rayons dorés du soleil, perçant çà et là l'obscurité bleuâtre d'une allée ombreuse; puis, à l'extrémité de cette voûte de verdure, des vasques de marbre blanc épanchaient de l'une dans l'autre une eau limpide qui rafraîchissait l'air. — Le murmure lointain de cette cascade, le gazouillement des oiseaux, la chaleur de l'atmosphère, la senteur embaumée de plusieurs massifs d'héliotrope et de chèvrefeuille, tout entraînait presque malgré soi au repos et au sommeil.

Comme j'étais là depuis quelques instants, la baronne entrouvrit languissamment les yeux, et, m'ayant aperçue, elle se redressa vivement.

— Soyez la bien venue parmi nous, me dit-elle en me tendant affectueusement la main; — je suis heureuse de vous recevoir, et je vous garderai longtemps, j'espère!

Ces paroles, quoique prononcées à *mezza voce*, avaient réveillé toutes les dames, et en peu de temps je fus entourée et questionnée sur les nouveautés parisiennes.

— Quelle façon de robe est nouvelle aujourd'hui? me demanda la marquise de La G...

— Les chapeaux paillassons se portent-ils toujours sans garniture aucune, si ce n'est sur le bavolet et dans l'intérieur? interrompit vivement la petite vicomtesse de L...

— Et les jupes? les fait-on définitivement courtes par devant? dit en sautillant et montrant ses pieds mignons la gentille Clothilde de C...

A toutes ces questions, je restai interdite.

— Est-ce donc cela qu'il fallait me demander, à moi qui laissais Paris plongé dans la plus affreuse terreur? Paris, où les pleurs et les prières se faisaient seuls entendre dans l'humble demeure du pauvre comme sous les lambris dorés des plus riches hôtels?

La baronne s'aperçut de mon étonnement.



— Vous n'avez donc pas lu le règlement ? me dit-elle en souriant.

— Quel règlement ?... fis-je encore plus surprise.

— Le règlement qui nous gouverne toutes ici... Mais votre stupeur me prouve votre ignorance, et je vais vous mettre au fait ; en attendant, soyez assez aimable pour répondre à ces dames.

En achevant ces mots, la baronne sonna.

— Apportez le règlement, dit-elle à un domestique qui s'était présenté aussitôt.

Pendant que cela se passait, je satisfaisais la coquette curiosité des aimables campagnardes.

— Les robes se font toujours ouvertes, dis-je à la marquise ; les corsages sont encore plats et très-allongés. Les fichus varient de forme depuis la guimpe jeune fille jusqu'au fichu dandy ; tous sont également bien portés.

Les chapeaux se garnissent un peu plus, et je vous en donnerai la preuve ; j'ai reçu hier un chapeau de chez M<sup>lle</sup> Desboroff. Il est en angleterre, garni d'une guirlande de roses de Bengale et de lierre, répondis-je à la petite vicomtesse. Vous le verrez tout à l'heure, ma femme de chambre doit l'apporter.

— Avec de jolies toilettes ? me demandèrent toutes ces dames d'un petit air curieux.

— Jolies, je le crois ! elles sont nouvelles, mais fort simples ; c'est d'abord une robe de soie grise à volants assez hauts, surmontés d'une petite ruche en ruban ; le mantelet en pareil ; une robe de mousseline à larges raies sous une couleur bois, avec une guirlande de roses, et l'autre blanche, avec une guirlande de feuilles bois ; elle est garnie de trois volants à triple feston bois blanc et rose. Avec cela, un châle en mousseline de l'Inde blanche, tout uni, garni d'une très-haute frange de fil...

Comme je parlais encore, la porte du salon s'ouvrit, et un domestique me remit un petit papier parfumé.

— Qu'est-ce cela ? demandai-je toute surprise.

— Eh bien ! c'est notre règlement, répondit la baronne. Prenez-en connaissance, chère belle, et surtout sachez vous y conformer.

Je lus avec empressement. Il contenait cet unique article :

*On n'est ici que pour se distraire ; aussi sera condamnée à vingt francs d'amende toute personne qui, sous quelque prétexte que ce soit, parlera du choléra, de politique ou de l'âge des femmes.*

Je compris alors pourquoi ces dames avaient été si empressées à me parler toilette.

B.

## LE MÉDAILLON.

Depuis longtemps, un de nos amis, que j'appellerai Lucien, nous avait promis une histoire. Nous attendions ce récit avec d'autant plus d'impatience que notre curiosité s'était éveillée, à la suite d'une indiscretion qui nous avait mis sur les traces d'un secret, sans doute fort piquant. Lucien avait dans sa bibliothèque un petit coffre, dont aucun de nous ne connaissait le contenu. Un soir, en l'absence du maître, sans autre excuse de notre action qu'une complicité qui paraissait absoudre chacun des coupables, le petit meuble fut ouvert. Il renfermait un médaillon d'or, sous le verre duquel s'enroulait une tresse de cheveux... rouges, mais brillants et souples comme un rayon de soleil... Lucien nous surprit au milieu des commentaires qui avaient succédé à notre admiration. Il nous pardonna en faveur de l'aveu sincère que nous lui fîmes de notre conduite, et consentit à nous instruire, quelque jour, des circonstances qui lui avaient rendu précieuse cette relique ; il appelait ainsi le médaillon. L'heure des confidences arriva enfin ; nous fûmes exacts, car Lucien qui souvent passait une heure à composer une lettre ampoulée, parlait avec une élégance et une facilité naturelles ; de plus il était fort scrupuleux dans ses récits... et le héros de celui que nous allions entendre.

« Il ne faut pas vous attendre, dit-il, à une histoire bien tragique et toute extraordinaire. Ce que j'ai à vous raconter est un de ces petits drames intimes qui s'accomplissent sans bruit, sans éclat, et sont plus communs que l'on ne pense ; un de ces drames sans poison ni poignards... dont la victime vit et meurt au milieu de nous, jeune fille, mère ou vieillard que nous avons salués hier, ou coudoyés au bal... drame où le plus honnête





31 Juillet 1849.

2452.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Costumes des ateliers de Robie, r. S. Marc, 21. Soutiers de Clorax, l' des Italiens, 11. Canne Verdier,  
 r. Richelieu, 102. Montre et Chaîne de la fabrique de l'Horlogerie de Versailles, l' des Italiens, 17.*

*Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.*







homme joue souvent un rôle sans même s'en douter.

L'architecte auquel j'ai succédé fut invité, l'été dernier, à se rendre chez M. Gustave\*\*\*, aux environs de Melun, pour dresser le plan et entreprendre les travaux d'un pavillon que celui-ci voulait faire élever dans son parc. Comme mon digne maître avait la plus grande confiance dans un talent que je lui devais, et que d'ailleurs sa présence était indispensable à Paris, je partis à sa place.

Je fus, pour le jour de mon arrivée, retenu à dîner chez M. D... Nous n'étions que trois, et le domestique mit quatre couverts; sans doute on attendait une autre personne... Cependant, le dîner commença.

— Vous pouvez ôter le couvert d'Anna, dit au valet M. Gustave\*\*\*.

— Est-ce qu'elle ne descendra pas ce soir? demanda sa femme avec anxiété.

— Votre fille boude selon son habitude... et nous n'avons que faire de sa figure de cire.

— Mais l'a-t-on prévenue?

— Pour qu'elle refuse? Non, madame.

— Vous avez été si froid pour elle aujourd'hui, mon ami!

— Elle est si aimable pour moi!

Malgré mes efforts, je ne pus, pendant tout le dîner, me défendre d'un sentiment de répulsion pour mon hôte, de pitié pour cette mère, de compassion pour la demoiselle que je n'avais pas même vue, mais que je savais être la belle-fille de M.\*\*\*.

Les travaux touchaient à leur fin, lorsqu'un soir je m'aperçus que mon portefeuille me manquait. Je me rappelai avoir eu l'occasion de m'en servir près du pavillon; c'était là sans doute qu'il était tombé. Il contenait des papiers d'une certaine valeur pour moi. La nuit était fort belle, je résolus d'aller vérifier sur-le-champ mes soupçons. J'entrai, sans déranger personne, par la porte du pavillon, dont j'avais une clé. A peine avais-je fait quelques pas, que j'entrevis, au milieu des massifs, une forme blanche, elle s'avancait par une des allées faisant face au petit bâtiment. Je puis, sans fatuité, l'avouer, le seul sentiment que j'éprouvai fut celui d'une grande curiosité, et, le démon aidant, je me réfugiai derrière une haie d'aubépines d'où je pouvais voir

très-facilement. J'eus tout lieu d'être satisfait, car l'apparition vint s'asseoir sur un banc de marbre, en face de moi.

C'était une grande jeune fille, dont la taille souple et longue grandissait encore sous un peignoir blanc. Elle s'accouda, et le profil de son visage était entièrement éclairé par la lune. Jamais lignes plus pures, plus harmonieuses, ne sont sorties du burin ou du pinceau de nos grands maîtres. L'idéal s'y matérialisait, l'idéal, car cette figure, pâle comme le tissu du peignoir, n'avait rien de la beauté terrestre. L'imagination, quelque ardente, quelque poétique qu'elle ait été, n'a rien rêvé au delà. L'esprit eût même trouvé un attrait, dont il eût craint de parer son idole chimérique, dans de longs cheveux rouges qui tranchaient si doucement sur le blanc mat des tempes et des joues, qu'on ne les aurait voulus ni noirs ni blonds. Je n'ai jamais eu, vous le savez, la réputation de cœur sentimental, d'amoureux platonique, et cependant je restai là deux heures, je crois, respirant à peine, mais heureux d'un bonheur sans analyse et trop plein de voluptés pour en laisser désirer d'autre. La jeune fille paraissait en proie à un de ces abattements profonds où le corps est sans mouvement et l'âme sans volonté. De temps à autre elle essayait une larme. Enfin elle se leva et disparut dans l'allée par où elle était venue. J'eusse alors voulu abrégé ma vie de vingt-quatre heures, car j'espérais qu'elle reviendrait, et je me sentais disposé à passer une bonne partie de mes nuits au milieu du parc de M. Gustave\*\*\*.

Le lendemain M<sup>me</sup>\*\*\* m'engagea, pour la seconde fois, de la part de son mari, à venir m'asseoir à sa table. A l'heure dite, j'entrai sans me faire annoncer, et j'entendis la mère d'Anna s'écrier avec un accent qui me déchira le cœur :

— Mais, monsieur, voilà trois jours que je n'ai seulement aperçu ma fille!

— Votre faiblesse lui gâte l'esprit, répondit durement l'hôte pour lequel j'avais si peu de sympathie. Les deux interlocuteurs, en me voyant, simulèrent un sourire qui cachait les larmes de l'une et la colère de l'autre. Je n'en doutai point, une scène violente avait précédé mon entrée.

— Dois-je donc être encore privé ce soir



du plaisir et de l'honneur de faire connaissance avec mademoiselle\*\*\*? demandai-je.

M<sup>me</sup> \*\*\* regarda tristement son mari, qui s'empessa de répondre :

— C'est une enfant capricieuse et fantasque, dont vous regretteriez, dont nous regretterions la présence.

J'avais double raison pour insister, car, je le vis, c'était en même temps fâcher celui qui venait de parler.

— Votre sévérité, monsieur, lui dis-je d'un ton plus provoquant que je ne l'aurais voulu peut-être, me paraît bien exagérée, et je la crois injuste; aussi je regarderais comme un manque d'égards que de me refuser l'occasion de reconnaître si j'ai tort. J'espère que Madame m'accordera la faveur de saluer dans sa fille la grâce et les vertus qu'elle lui a transmises sans doute.

— Soit! répliqua mon bourru, je vais la faire prévenir; mais...

— J'espère assez en la bonté de Madame, pour la prier de ce soin!

Un éclair de joie et de reconnaissance illumina les yeux de la mère, qui sortit aussitôt... Cinq minutes s'écoulèrent, nous n'échangeâmes pas un mot. M<sup>me</sup> \*\*\* rentra, tenant par la main la jeune fille que j'avais admirée la veille dans le parc. C'était la même pâleur, le même regard triste; elle salua, répondit quelques monosyllabes à mon compliment, puis ce fut tout. La gêne régna pendant tout le dîner. On passa au salon; j'offris la main à M<sup>lle</sup>\*\*\*, la sienne était glacée; je sentis ses doigts presser les miens, et elle murmura à mon oreille : « Merci, monsieur; sans vous je n'aurais pas encore vu ma mère aujourd'hui! » Elle ne dit plus un mot de la soirée. Après trois quarts d'heure d'une conversation pénible et coupée de longs intervalles, je pris congé de mes hôtes. A peine sorti par la grille de la maison, je rentrai par la petite porte du pavillon. Je roulais dans ma tête mille projets extravagants; la seule idée bien arrêtée était que je voulais revoir Anna, lui dire... Ici les divagations de mon cerveau recommençaient. Je choisis pour observatoire un petit cabinet d'où je risquais moins d'être surpris que derrière une haie. La jeune fille revint sur le banc, y demeura longtemps sans doute, car, à son départ, j'entendis chanter le coq, et, malgré mes belles

résolutions, je ne bougeai pas de ma cachette. Elle partit sans savoir que je m'étais enivré, une partie de la nuit, du bonheur de la voir! Je compris bien que, chaque soir, je reviendrais me cacher là, car je craignais trop en découvrant mon indiscretion de la fâcher et de la contraindre à changer le lieu de ses méditations... Le jour suivant, je cueillis, avant de me retirer dans le cabinet, un bouquet que je déposai à la place d'Anna... Elle le prit et l'emporta... Il en fut de même pendant trois jours... Ce soir-là, en partant, elle baisa mes fleurs et dit ces mots : « Quelqu'un pense donc à moi! » Je fus tiré des réflexions où ces paroles m'avaient plongé par le craquement du sable. M. et M<sup>me</sup> \*\*\* parurent au détour d'une allée et s'arrêtèrent au-dessous de l'endroit où je me trouvais. Bon gré, mal gré, il me fallait entendre leur conversation, car le bruit des voix, d'abord confus, me parvenait plus distinct. J'eusse pu m'éloigner, que franchement je ne l'aurais pas fait.

— Cet état de choses ne peut durer, monsieur, disait M<sup>me</sup>\*\*\*; l'empire que vous avez pris sur moi devient une tyrannie. Je ne veux pas plus longtemps fouler aux pieds mes sentiments de mère! L'amour se tait devant la cruauté!

— Cruauté! oui, j'ai été bien cruel pour vous, cruel, en effet, quand, à votre prière, je me suis jadis éloigné de vous, jeune fille qui m'aviez donné votre foi d'être ma compagne, et qu'en mon absence, à la première volonté de vos parents, vous donniez votre main à un rival. Cruel, sans doute, quand, à mon retour, je fis taire mon courroux devant vos larmes, au moment où je venais provoquer, tuer l'homme, le mari à qui vous prodiguiez vos caresses! Cruel pendant dix ans, où j'ai dévoré ma douleur en silence, jusqu'au jour où, devenue veuve, vous avez su accepter mon nom, et récompenser sans crime un amour que vous aviez méprisé... Oh! cruel! bien cruel, en effet!

— Je sais que je ne pourrai payer assez tous ces sacrifices; aussi, lorsque vous m'avez redemandé cet amour que j'avais fait taire, j'ai cédé, car il n'avait jamais cessé de vous appartenir. Je vous aime, mon ami, pour tout cela, pour vous... Je vous



aime, vous le savez, car je crains sans cesse de ne pas vous le prouver assez... Que souhaitez-vous davantage? J'abéirai avec bonheur; mais ne me demandez pas de haïr ma fille.

— Savez-vous ce que je souffre à l'aspect de ce grand corps qui se dresse sans cesse devant mes pas, comme un souvenir vivant des félicités qu'un autre m'a ravies?... aiguillon qui, à chaque instant, vient stimuler en moi la jalousie d'un passé sans vengeance... Pourrai-je lui rendre jamais ce que j'ai reçu de douleurs de son père?... Oh! puisque je ne puis voir de larmes dans ses yeux, si secs de dédain, qu'elle vive loin de moi, loin de tous, du monde, où le bonheur l'attend, peut-être...

— Mais elle en mourra... Que dis-je? Elle meurt tous les jours...

Pour moi, j'avais les poings crispés et je me disais :

« Je tuerai cet homme!... » Puis, je laissai retomber ma tête entre mes mains en murmurant : « C'est le mari de sa mère! »

Ils s'éloignèrent.

Je trouvai le lendemain à mon hôtel une lettre qui m'appelait immédiatement à Paris. Je donnai ordre d'atteler à un cabriolet de louage. Pendant qu'on s'y empressait, je courus vers le parc, sous la fenêtre que je savais être celle d'Anna; j'écrivis sur un petit papier ces mots au crayon : « Adieu!... je pars pour revenir bientôt! » La croisée était ouverte; un caillou, adroitement lancé, porta mon billet dans l'appartement... Dix minutes après je fouettais un pauvre cheval qui pâtissait de l'état de mon esprit.

Mes affaires me retinrent trois jours entiers... le quatrième j'étais à Melun. Je me rendis tout de suite à la maison de campagne. Une servante, aux yeux rougis de larmes, m'aborda dans la cour du jardin.

— Annoncez-moi à M. ou à M<sup>me</sup>...

— Monsieur et Madame ne reçoivent personne.

Un commissionnaire entra, portant un paquet de lettres qui, le lien s'étant rompu, se répandirent sur une petite table. J'en vis une à l'adresse de mon patron; il y en avait une aussi pour moi... Je l'ouvris et lus :

« Vous êtes prié d'assister au convoi, service et enterrement de M<sup>lle</sup> Anna<sup>\*\*\*</sup>, décédée à l'âge de dix-huit ans..., etc. »

S'il est des émotions qu'il faut renoncer à dépeindre, ce fut bien celle que j'éprouvai... Je restai, quelques minutes, atterré... Une volonté, force supérieure où mes facultés semblaient n'être pour rien, m'entraîna vers le parc... Je voulais la revoir! Sans calculer mes actions (ce m'était chose impossible), je m'aidai des pieds et des mains afin de parvenir jusqu'à la fenêtre de la chambre d'Anna. Grâce à un treillage, mon ascension ne fut point difficile; je franchis le balcon... Elle était là, pâle, comme lorsqu'elle venait pleurer le soir, seule aussi comme pendant sa vie. Je m'agenouillai et saisis sa main glacée... Je l'avais déjà sentie ainsi... Je la pressais contre mes lèvres; il me semblait que mes baisers allaient tirer la jeune fille de ce tranquille sommeil... Oui, il me semblait que ses dix-huit ans avaient dû être une égide contre le coup fatal... Etre belle et aimée, avoir dix-huit ans, et mourir!... Changer sa robe de fiancée contre un linceul, le bouquet d'orangers contre un cyprès!... Pour couche nuptiale enfin un sépulcre!... Je relevai le front; je ne sais si mon visage ne devint pas aussi blanc que celui de la malade, mais je sentis des gouttes de sueur rouler le long de mes tempes... Celle que j'avais vue, un instant auparavant, couchée, les paupières fermées, était sur son séant... me regardant de ses grands yeux, agrandis encore par la maigreur des joues... La lampe brûlant dans une demi-obscurité s'éteignit tout à coup, la figure de celle que j'avais prise pour un cadavre parut éclairée d'une lumière qui lui était propre... Il s'écoula une minute et un siècle... Puis elle se prit à sourire, sans qu'aucun muscle eût bougé, sans la moindre contraction des chairs, son sourire était dans le regard... Enfin, les larmes qui depuis une heure gonflaient ma paupière, les sanglots qui pesaient sur ma poitrine éclatèrent, et j'entendis la voix d'Anna harmonieuse comme une musique, pure comme un cantique :

— Je savais bien que tu viendrais... Répète à ma mère que je l'attends là-haut, où elle pourra m'aimer!... J'ai voulu te dire adieu. Les anges m'ont déjà montré la place qu'ils te réservaient auprès de moi... Tiens, voici mon anneau de fiançailles!...

Sa main tomba dans la mienne, ses



doigts se raidirent, ses yeux se fermèrent, sa tête retomba sur l'oreiller. L'obscurité m'en-tourait.

Je n'ai plus conscience de ce qui se passa depuis ce moment. Vingt-quatre heures après, je me trouvai couché dans ma chambre... Je vis du sang dans ma cuvette... On m'avait saigné deux fois... J'appris que j'avais été transporté inanimé jusqu'à mon hôtel, où le délire s'était emparé de moi. Je crus avoir fait un songe affreux...

La garde me remit alors une boucle de cheveux rouges, roulés en anneau, qu'elle n'était parvenue qu'à grand-peine, pendant la fièvre, à retirer de ma main crispée. Voici la demeure, et il nous désigna le croquis d'un petit mausolée, le tombeau que j'ai fait élever à cette pauvre enfant, à la place de la pauvre croix que l'on avait plantée sur la tombe de la jeune fille. »

JULES ROSTAING.

### THÉÂTRES.

La première représentation du *Prophète* a eu lieu mardi au théâtre de Covent-Garden, à Londres, avec un succès éclatant. M<sup>me</sup> Viardot a excité un enthousiasme universel; Mario l'a secondée admirablement dans le rôle du Prophète. Le libretto avait été traduit en italien. Toute la presse anglaise est d'accord pour reconnaître que la partition renferme tant de beautés qu'il faut l'avoir entendue plusieurs fois pour en saisir l'ensemble et les détails.

*Le Juif-Errant* marche, marche à pas de géant dans la voie du succès. Le beau drame de M. Eugène Sue est décidément une fortune pour l'Ambigu. Jamais, il est vrai, on ne dépensa autant de luxueuse mise en scène, d'admirables décorations et de talents dramatiques. L'Ambigu retrouve ses plus beaux jours de vogue et ses plus belles recettes.

A ce Numéro sont jointes les planches 2451 et 2452.

### LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRE, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

### HYGIÈNE DES DENTS.

DES AVANTAGES D'UNE BELLE DENTITION. — CONSEIL DES POÈTES AUX JEUNES FILLES. — DES DENTIFRICES EN GENERAL. — LEURS DANGERS, LEURS INCONVENIENTS.

S'il est une vérité qui ne s'est jamais démentie, c'est que les médecins anciens et modernes n'ont pas plus varié sur l'influence d'une bouche saine et régulière, sur la beauté et l'agrément de la physionomie, que sur le genre de soins dont les organes dentaires sont susceptibles. Les poètes eux-mêmes, dont le génie s'enflamma toujours à l'idée de tout ce qui peut contribuer au bien-être de l'homme, ont tour à tour chanté les douceurs du goût et les avantages d'une belle dentition : c'est ainsi que le roi Salomon, subjugué par les charmes divins de la reine de Saba, s'écrie dans son exaltation poétique :

« Vos dents sont blanches comme un troupeau de brebis nouvellement tondues, et qui sortent du bain. »

Suivant Menenius, il était autrefois défendu, chez les Musulmans, de pratiquer l'évulsion d'une dent sans la permission de l'empereur. Non moins scrupuleux, sous ce rapport, étaient les Hébreux qui, en matière criminelle, regardaient comme digne de la peine du talion la perte d'une dent.

Dans son poème de *l'Art d'aimer*, Ovide conseille aux jeunes filles de se rincer la bouche tous les matins avec de l'eau fraîche.

*Oraque suscepta manet lavatur aqua.*

Cette précaution de n'employer d'abord que de l'eau n'est point à négliger : car il est évident que, si on se sert de suite d'une brosse ou de tout autre corps, on promène sur les dents et sur les gencives les mucosités dont la bouche s'est imprégnée pendant la nuit.

Toutefois, l'eau seule n'ayant pas la propriété de rendre aux dents ce brillant que le limon leur ôte, la science dut y suppléer : de là cette multitude de dentifrices, qui sont loin d'avoir tous la même innocuité. Les uns, en effet, ne blanchissent l'émail qu'après en avoir altéré le poli, composé de substances acides et minérales : les autres détruisent la solidité des dents, les corrodent, et finissent par leur donner une teinte jaune indélébile.

Pour obvier à ces inconvénients, je me sers depuis longtemps d'un *Élixir* (1) dont l'efficacité ne saurait être un instant mise en doute. Par ses propriétés balsamiques et astringentes, cet *Élixir* constitue un des plus puissants préservatifs contre les maladies de la bouche : il est principalement utile dans les affections des gencives, surtout lorsqu'elles tombent dans un état de mollesse, de pleur et de lividité, lorsqu'elles deviennent douloureuses, gonflées, saignantes ou fangeuses. Par son usage fréquent, il prévient la formation du tartre, calme les douleurs dentaires, détruit la mauvaise haleine, et s'oppose aux progrès de la carie, quelle que soit sa nature, sa cause ou son origine.

GEORGES FATTET,

Professeur de prothèse dentaire, inventeur des dents artificielles sans crochets, auteur d'un nouveau procédé pour l'embaumement des dents malades ou cariées, et auteur de plusieurs ouvrages importants sur l'art du dentiste. Rue Saint-Honoré, 363.

(1) Prix du flacon, 10 fr.